

YVETTE NAUBERT

LES
PIERREFENDRE

Prélude et fugue
à
tant d'échos

roman



LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

YVETTE NAUBERT

DU MÊME AUTEUR

LA DORMIEUSE ÉVEILLÉE Collection Nouvelle France
1953

LES PIERREFENDRE

PRELUDE ET FUGUE A TANT D'ECHOS

LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

455 Boulevard Saint-Laurent, Montréal 304

DU MÊME AUTEUR :

LA DORMEUSE ÉVEILLÉE, *Collection Nouvelle France*,
1965.

LES CONTES DE LA SOLITUDE, 1967.

L'ÉTÉ DE LA CIGALE, *Prix du Cercle du Livre de France*,
1968, *Prix de la Province*, 1969.

YVETTE NAUBERT

LES PIERREFENDRE

PRELUDE ET FUGUE A TANT D'ECHOS

roman

LE CERCLE DU LIVRE DE FRANCE

8955 Boulevard Saint-Laurent, Montréal 354

Dépôt légal : 1er trimestre de 1972
Bibliothèque nationale du Québec

Cet ouvrage a bénéficié d'une subvention
du ministère des Affaires culturelles du Québec,
au titre de l'aide à la publication

© Ottawa, Canada, 1972
by Le Cercle du Livre de France Ltée

ISBN - 7753 - 0014 - 4

L'agitation dans son ventre la réveilla et lui causa une sorte d'effroi, n'ayant jamais été aussi violente. Le fœtus bougeait depuis quatre mois, par intermittences, mais ce matin, c'était comme une colère qui se manifestait à grands coups et se répercutait dans le temps et l'espace. Etendue sur le dos, dans l'attitude d'une gisante, les yeux fixés sur l'ombre mouvante de son abdomen qui bosselait les couvertures, elle attendait la fin de l'agitation qui était peut-être le signal de l'approche de la délivrance. La chambre perdit alors ses dimensions réelles qui furent remplacées par un module réglé au rythme des battements du cœur de Françoise ou des tressaillements de son ventre. Un chant d'oiseau trembla au bord de l'aube qui filtrait à travers le store baissé : le jour oscilla à la pointe du bruit mais Françoise Ridgewood n'était troublée que par la violente protestation qui émanait de son corps. Au cœur même de la tempête, au centre du désordre, elle écoutait de tout son être une télégraphie

mystérieuse comme celle que les prisonniers inventent pour communiquer entre eux en frappant sur les murs de leur cellule ; mais ce code, pressant comme un S.O.S. n'était déchiffrable que dans le seul avenir.

A ses côtés, hors du cercle enchanté, Charles dormait, séparé de Françoise non seulement par son sommeil mais par son incapacité de mâle à enclorre la vie. Il dormait, couché sur le côté, les bras refermés, les jambes repliées, la tête lourde, immergé dans son indifférence comme dans le liquide amniotique, retrouvant dans le sommeil la position embryonnaire, comme s'il n'était jamais sorti du sein maternel, pendant que Françoise subissait l'assaut de cette vie en elle qui se manifestait avec tant de brutalité.

Elle se leva péniblement, retenant à deux mains son ventre ballonné, à l'ombilic saillant, à la peau éraillée de vergetures rosées, séparé par la ligne brune de la grossesse qui bifurquait au nombril, pour disparaître dans la peau distendue, tel un sentier ne menant nulle part. Françoise sentit peser ses seins aux mamelons douloureux d'où s'échappaient parfois quelques gouttes de colostrum en prévision de l'allaitement. Les cercles des aréoles presque noirs, aux tubercules hypertrophiés, s'étaient agrandis d'un cerne qui donnait aux seins un aspect presque menaçant. Son corps était marqué : il avait pris une forme grotesque, il s'était affublé de signes cabalistiques, peint de couleurs étranges, ainsi que font les sorciers des peuplades sauvages pour une initiation à la vie ou à la mort.

Françoise glissa ses pieds dans des mules, mit un peignoir et quitta la chambre. Près de la salle de bains, une planche du couloir craqua : aussitôt, Françoise désira manger des noix. Durant toute sa grossesse, chaque fois qu'elle avait entendu craquer cette planche, une faim de noix l'avait fait saliver : elle ne pouvait pas s'empêcher de casser quelques noix et de les cro-

quer, bien qu'elle essayât de se moquer de cette lubie contre laquelle sa volonté était restée impuissante.

L'appartement était un antre de silence où s'accrochaient ça et là des fils de lumière pâle. Dans la salle de séjour, les journaux dépliés de la veille, quelques verres vides aux empreintes digitales très apparentes, des cendriers pleins de mégots, rappelaient que les parents de Françoise avaient comblé la soirée précédente de leur hâte d'être grands-parents, surtout le père de Françoise que la pensée du futur bébé comblait d'une joie qui surprenait tout le monde. Françoise abandonna pour le moment la pièce à son désordre, entra dans la salle à manger, ouvrit le buffet. Le craquement des noix cassées fit déborder l'aube d'une clameur guerrière dans un cliquetis d'armes, un tonnerre de canons, un sifflement d'obus : dans la bouche de Françoise s'épandit un goût de sang. Lorsque le silence était plus profond, le craquement provoquait un orage : la foudre éclatait, la grêle crépitait et les noix goûtaient la terre trempée. Parfois, si la journée vibrait de sons joyeux, Françoise entendait les rires de son enfance, les cris de ses jeux ardents tandis que sa bouche se souvenait de la saveur des baies qu'elle cueillait autrefois dans le jardin de sa grand'mère, à Chambly.

Mais le matin bougeait doucement dans la joie du mois de mai, effaçant peu à peu les plis de la nuit, lissant la lumière. De la fenêtre de la cuisine, Françoise salua l'arbre somnolent, raide encore du froid de l'hiver qui s'était invraisemblablement attardé ; elle attendit le bond du soleil sur le balcon où, dans des boîtes accrochées à la balustrade, quelques tulipes frissonnaient. Soudain, le soleil éclata et le matin prit une teinte marine : l'unique érable qui se dressait devant la maison épousa la lumière et l'étreignit à pleines branches. Françoise sourit au soleil et au printemps retrouvé, puis elle s'éloigna de la fenêtre et se mit à accomplir les gestes habituels de préparer le café et de presser les oranges. Mais les gestes prirent une signification nou-

velle, profonde, inattendue, comme si Françoise les accomplissait pour la première ou la dernière fois. Ce n'étaient plus les gestes inconscients de l'habitude mais des actes importants que Françoise se rappellera plus tard. Elle retrouvera sans peine l'odeur réconfortante du café et le froissement de l'orange contre les stries du presse-citron : ils se tiendront au fond de la mémoire, toujours prêts à remonter à la surface au moindre rappel, à la plus légère provocation. Ce sont toujours les odeurs, les sons, les petits faits sans importance apparente qui sont les plus tenaces et qui, le plus souvent, empêchent les jours de sombrer les uns après les autres dans l'oubli. La fraîcheur acide du jus d'orange chassa les dernières poussières du sommeil mais Françoise n'en continua pas moins à se déplacer lentement, entraînée en avant par le poids de son ventre frémissant, n'accomplissant que les gestes et les mouvements nécessaires, dans l'espoir d'apaiser la colère du dieu qui sévissait en elle et qui exigeait peut-être le silence et l'immobilité.

Cependant, elle prit son petit déjeuner sans attendre son mari. Le matin, la faim la tenaillait et les quelques noix qu'elle avait mangées ne l'avaient pas rassasiée. Les nausées matinales avaient depuis longtemps disparu mais le corps de Françoise était comme un monstre insatiable contre lequel elle luttait depuis neuf mois, surveillée de près par le gynécologue à la balance inexorable. Une roue tournait sans arrêt dans son estomac, creusant le vide, suscitant des images de pâtisseries et de confiseries, des obsessions qui avaient le chocolat pour thème. Son corps n'était plus qu'un monstrueux abdomen, portant avec une évidence qui s'accroissait de jour en jour le poids de sa réalité. Françoise mâcha longuement chaque bouchée de Corn Flakes, savourant moins le goût de sciure de bois des flocons de maïs que le fait de se nourrir, de mâcher, puis d'avalier de la nourriture. Puis, ce fut le pain grillé enduit de marmelade dont la saveur pénétra en elle par tout le réseau de ses nerfs, excités

par la honte de cette avidité. Françoise n'était plus qu'une femelle ruminante, sans autre sensation que celle du goût, sans désir autre qu'un impérieux besoin à combler. Elle existait ainsi depuis neuf mois, loin de Charles, toute à son travail de femelle fécondée, attentive à la métamorphose de son corps qui appartenait exclusivement à un être qui se nourrissait de sa substance, respirait par son souffle, se formait de sa pensée : un être rivé au sien qui commandait ses actes, ses pensées et même ses désirs. Tel un radar, l'esprit de Françoise captait cette vie qui transmettait des ondes, perceptibles par elle seule et qui la séparaient quelque peu de la réalité. Cependant « J'aime mon mari » pensa Françoise lorsque Charles parut sur le seuil de la cuisine, portant comme un signe distinctif son habituelle imperturbabilité.

— Bonjour, chéri. Tu as bien dormi ?

— Oui, merci.

Mais Charles ne se quittait pas facilement ni rapidement : l'abandon de soi exigeait un effort qui fermait son visage, anéantissait son regard. Pendant une minute ou deux, Charles lutta contre l'indifférence envers autrui et la politesse qui lui imposait la réciprocité, même envers sa femme. Aussi, n'est-ce qu'après avoir bu son jus d'orange qu'il demanda à voix basse, comme à regret :

— Et toi ?

— Le bébé a tellement bougé qu'il m'a réveillée avant l'aube.

— Ah !

Ce fut comme le deuxième tour donné à la clef pour mieux verrouiller la porte, ou le dé clic du combiné qui met fin à une conversation téléphonique. « J'aime mon mari » répéta Françoise qui ignore volontairement la froideur de Charles. C'était son prélude à toute journée, une réaffirmation nécessaire qui excluait le raisonnement. Par ce leit-motiv et par cet autre : « Ce n'est pas sa faute, je ne dois jamais oublier que ce n'est

pas sa faute », Françoise retrouvait la paix fragile, toujours près de s'effriter devant le visage livide, les lèvres minces, les yeux fuyants. Les efforts qu'elle déployait pour comprendre cet être fermé avaient voilé sa raison mais ayant jaugé son amour, elle savait que pour continuer à vivre avec Charles, il lui faudrait peut-être s'anéantir elle-même. Mais puisqu'elle avait placé l'amour au-dessus de tout, ayant appris à craindre la solitude, Françoise se laissait glisser sur la pente inévitable, les yeux fermés afin de ne pas voir l'obstacle contre lequel elle devait fatalement se heurter. Cependant, elle servit son mari comme elle le servait depuis trois ans mais en ce matin de printemps, elle resta loin de lui, occupée à sonder la vie qui grouillait en elle, s'étant d'ailleurs immunisée contre l'indifférence qu'il affichait depuis qu'elle était enceinte. Sa joie était si vaste qu'elle n'avait pas laissé de place au chagrin, ni même au simple goût du malheur. Au bureau, Charles vivait au contact de machines intelligentes qui apportaient des réponses claires et précises aux questions posées mais qui ne pleuraient ni ne riaient. Peut-être avaient-elles élevé entre Charles et certaines émotions une cloison étanche : la joie semblait être son ennemie personnelle et les rires de Charles, toujours brefs, comme cassés, n'exprimaient que l'ironie, le sarcasme ou le désir sexuel. Françoise ne lui dit pas qu'elle croyait la délivrance imminente mais elle l'embrassa un peu plus tendrement qu'à l'ordinaire, comme si elle prévoyait une longue séparation. « Réchaufferai-je jamais ce cœur froid ? » se demanda-t-elle en regardant s'éloigner Charles, silhouette raide emprisonnée dans la voiture qui la transportait d'un endroit à un autre comme un fourgon transporterait un spectre. Elle trouvait pourtant reposante cette parfaite maîtrise de soi que Charles déployait et qui était si étrangère aux hommes que Françoise avait connus. « J'aime mon mari » psalmodia-t-elle comme un enfant murmure dans l'obscurité : « Je n'ai pas peur » pour se rassurer. « J'aime mon mari, si différent des hommes que j'ai

connus ; si différent de mon père et de François. Si différent de moi aussi qui suis une égoïste sans volonté. J'aime la volonté de mon mari et son entêtement. Oui, oui, j'ai un bon mari ». Elle ignore un certain petit pincement au cœur, respira profondément, salua encore une fois le printemps et rentra. Elle se versa une seconde tasse de café, résista à la tentation de prendre un deuxième déjeuner. Le calme était revenu dans son corps mais le poids de son abdomen était comme le besoin de sommeil après un dur labeur. Elle but lentement son café, le cœur attentif, bien au chaud dans sa solitude et le silence de son foyer, complétant son bonheur avec la certitude de la délivrance prochaine.

Mais la sonnerie du téléphone fit chavirer la matinée à peine entamée ; les appels mécaniques, répétés de trois secondes en trois secondes déchirèrent brutalement le silence et ordonnèrent à Françoise de se lever, de marcher jusqu'au téléphone et de décrocher le combiné.

— Allo !

— Bonjour, ma Françoise. Comment vas-tu ce matin ?

La voix traînante de sa mère l'enveloppa, prit possession de tout son être, la transporta de son appartement dans la maison de ses parents, près du guéridon où était le téléphone, le tabouret sur lequel sa mère s'était assise avant de composer le numéro. L'espace se rétrécit : Françoise et sa mère se rejoignirent et dans les fils de téléphone courut l'entente de deux femelles dont l'une, sur le point d'accoucher, pouvait se reposer sur l'expérience de l'autre.

— Le bébé a été très agité cette nuit. Il n'a pas cessé de me donner des coups de pied. Mon ventre rebondissait. Crois-tu que cela veuille dire quelque chose ?

— Prépare-toi à accoucher bientôt. Demain, peut-être.

Mais Françoise essaya de se libérer des liens que la voix de sa mère tissait autour d'elle : elle voulait que cet accouche-

ment fût son occupation exclusive, qu'il n'appartînt qu'à elle. Durant neuf mois, elle avait solutionné toute seule les données de cette nouvelle science, jour après jour, mais il lui était impossible de faire connaître même à sa mère (surtout à sa mère) les réponses que son esprit lui avait dictées.

— Je n'aime pas ces mouvements en moi. Il me semble que mon corps se disloque, que je ne serai jamais plus moi-même, ou encore que le bébé veut respirer et qu'il se débat parce qu'il étouffe.

— Mais non. C'est normal qu'il bouge, et même tant mieux. C'est la preuve qu'il est bien vivant. Ton père est fou de joie à l'idée de cet enfant. Il dit qu'il ne croyait pas lui-même que la naissance de ton enfant le rendrait si heureux. Tu peux t'attendre à ce qu'il le gâte.

— Pauvre papa, murmura Françoise, si bas que sa mère ne l'entendit pas.

— Veux-tu que je vienne auprès de toi aujourd'hui ? Je dirai à ton père de dîner au restaurant.

— Non, maman. Je n'ai pas si peur que ça.

— Appelle-moi quand les douleurs commenceront. Mais n'oublie pas aussi d'appeler le gynécologue. Tu es prête ? Ta valise est faite ?

— Oui.

— Tu es sûre que tu ne veux pas que j'aille passer la journée avec toi ? Tu ne devrais pas rester seule. Hier soir, lorsque je t'ai vue, j'ai pensé que tu accoucherais bientôt. Le bébé était descendu : c'était visible. Laisse-moi venir, sinon je serai inquiète toute la journée.

— Non, maman.

L'esprit de Françoise resta accroché à la petite note de peur qui s'était mise à tinter mais la présence de sa mère (qu'elle appelait et repoussait à la fois) épellerait peut-être le mot : DANGER qu'elle refusait de toutes ses forces mais dans un grand

élan d'impatience et de terreur involontaire, elle désira que l'accouchement eût déjà eu lieu : elle était à la limite de l'attente et de l'endurance, près de succomber à la crainte de sa propre mort et de celle de l'enfant mais aussi à la crainte, pire encore, d'avoir engendré un monstre. Que deviendrait-elle si dans quelques jours ou quelques heures, un monstre jaillissait d'elle ? Qui se développerait en même temps que son horreur d'avoir donné la vie à CELA ? A vrai dire, cette pensée s'est logée dès le début de la grossesse dans un coin de son esprit, telle une araignée filant sa toile d'horreur. Aussi, afin de ne pas succomber à son angoisse, éloignait-elle celle à qui elle devait sa propre naissance et à cause de qui elle était toujours près de s'écrouler dans la négation.

— Je suis bien, maman, vraiment bien. Ne t'inquiète pas et dis à papa qu'il aura bientôt un petit-fils ou une petite-fille qu'il pourra aimer de tout son cœur. Mais as-tu dit à François que je désire le voir aujourd'hui ?

Entre Françoise et son jumeau existait l'entente profonde, unique, de ceux qui ont été formés ensemble dans le ventre maternel comme si, durant ces neuf mois irremplaçables, ils avaient eu des entretiens mystérieux et inoubliables, s'étaient communiqué l'un à l'autre des secrets capitaux. Françoise avait toujours l'impression, lorsqu'elle s'entretenait avec son frère, de poursuivre une conversation commencée longtemps auparavant, peut-être même avant leur naissance presque simultanée, quand ils n'étaient encore que deux œufs gémellaires, occupant chacun la moitié de l'utérus maternel, retenus par deux cordons distincts mais accolés l'un à l'autre dans la même caduque, nourris par deux placentas fusionnés. Le mariage de Françoise n'avait pas altéré cette intimité : souvent, la jeune femme réclamait son frère comme si elle n'était vraiment complète qu'auprès de lui.

— François est si occupé ces temps-ci, tu le sais bien. On ne le voit presque plus. Quand il daigne passer quelques heures à la

maison, il s'enferme dans sa chambre et il écrit durant des heures. Sa table de travail est encombrée de paperasses, de livres, de feuilles raturées ou déchirées.

— Surtout, ne le dérange pas. Que la maison soit bien tranquille : n'ouvre pas la radio pendant qu'il travaille.

— Je ne le dérange pas, Françoise. Je ne vous ai jamais dérangés. Tu as toujours pratiqué ton piano autant que tu as voulu. Pourquoi empêcherais-je François d'étudier et d'écrire ? Mais il faut tout de même que je vive aussi, ma fille. Je dois entretenir la maison et faire la cuisine.

— Mais oui, mais oui, maman. Je ne te dis pas de t'asseoir et de cesser de respirer. Je te parlais seulement d'un certain silence. Je ne sais pas comment t'expliquer, maman, mais tes silences font parfois du bruit. Certains de tes soupirs sont plus bruyants que des cris.

— Je ne comprends pas ce que tu dis.

« Maman, maman, enfermée dans tes regrets comme la perle dans l'huître. Maman, dont les deux mains agrippées à mon âme, me tirent dans le fond de ton passé d'où tu n'as jamais pu sortir. Laisse-moi tranquille : laisse-moi me délivrer de toi, de vous ».

— En tout cas, j'ai demandé à Sœur Angèle de prier et de faire prier ses élèves pour toi, ton mari, ton frère, pour nous tous afin que Dieu nous vienne en aide.

— Qu'as-tu, maman ? J'ai remarqué hier soir que tu étais triste.

— Je ne suis pas triste. Un peu fatiguée, peut-être. Vous êtes plus difficiles à vivre pour vos parents que nous l'avons été pour les nôtres.

La petite note de peur résonna de nouveau et la tristesse de sa mère inonda Françoise qui sentit battre son cœur jusque dans ses tempes et dont la main subitement moite retint le combiné qui glissait.

— Tu es sûre que tu n'as besoin de rien ?

— J'en suis sûre mais ne sois pas triste, maman, je t'en prie, ne sois pas triste. Je ne peux pas supporter ta tristesse en ce moment.

« Je supporte l'indifférence de Charles et c'est bien assez. Ta tristesse, maman, tes mélancoliques regrets, ont étendu sur ma vie un voile gris, semé une fine poussière qui s'est peu à peu figée en un dur ciment. »

Après avoir raccroché, elle se mit à ranger la maison afin de calmer son cœur et détendre ses nerfs mais elle interrompit presque aussitôt l'action routinière qu'elle oublia d'ailleurs pour tendre vers l'extérieur une oreille tout d'abord incrédule, puis ravie, croyant à peine à la réalité des sons qu'elle entendait. Un étonnement joyeux, une stupeur émerveillée, l'immobilisèrent comme l'apparition d'un magnifique paysage au tournant d'un chemin jusque-là sans intérêt. Elle courut à la porte, sortit sur le balcon, parcourut la rue du regard mais elle n'entendit rien et ne vit personne. Les sons s'étaient dissipés presque au moment où Françoise les avait entendus, comme si elle n'en avait capté que l'écho. Pourtant, elle n'avait pas rêvé : le sujet de la fugue en sol majeur du premier cahier du Clavecin bien tempéré de Bach avait tracé dans l'espace un arc sonore, puis avait disparu presque aussitôt en laissant derrière lui l'écho de son vol. Durant cinq secondes, le printemps prit la forme d'une fugue de Bach : la lumière s'éparpilla en notes irisées, en bulles sonores. Qui donc avait sifflé ? Un fournisseur ? Le facteur ? Un agent quelconque ? Un passant ? Françoise questionnait l'espace, scrutait la lumière, mais seule l'ombre métallique d'une automobile stationnée barrait la rue. Plus loin, la camionnette d'un laitier pleurait à grosses gouttes les cubes de glace qui gardaient le lait frais. Françoise connaissait les habitudes du facteur, des fournisseurs, les airs qu'ils sifflaient. Un nouveau laitier se faisait-il accompagner dans sa tournée par des thèmes de Bach ? Ou un magasin livrait-il en même temps que sa

marchandise, des parcelles de fugue ? Le siffleur était passé tout près : l'on aurait cru qu'il avait d'abord eu l'intention d'entrer dans la maison mais que, se ravisant, il s'était éloigné en semant les graines lumineuses d'un thème de Bach qui avait pendant un moment accentué le soleil, encerclé le printemps. Les quelques notes sifflées avaient cependant annihilé les autres bruits, interrompu l'unité du temps. Françoise se promit, si le siffleur ne reparaisait pas ce jour-là, de l'attendre le lendemain afin d'apercevoir son visage. Il avait sifflé avec une justesse qui dénotait le musicien ou du moins le mélomane averti. Mais le charme fut rompu par un tricycle qui transportait des hurlements : l'enfant pédalait une colère plus grosse que lui vers sa mère qui accourait. Françoise rentra dans la maison, resta un moment immobile sur le seuil, écoutant intérieurement le sujet de la fugue en même temps qu'elle subissait l'agitation dans son ventre qui avait recommencé, comme provoquée par les sons. En même temps que résonnaient les coups profonds au centre de son être, la longue bande chatoyante de la fugue tout entière se déroula, avec ses voix qui s'entrecroisaient sans jamais se heurter, ses questions et ses réponses, ses retombées aussi légères que ses envolées, ses amorces de thème qui étaient des discrétions plutôt que des hésitations et enfin, la rencontre suprême des voix dans la stretta joyeuse comme une réponse claire à un appel précis.

Françoise chercha parmi ses cahiers de musique qu'elle ouvrait à intervalles de plus en plus espacés, le premier cahier du Clavecin bien tempéré qu'elle déposa sur le piano. Mais la fugue, si légère un moment plus tôt, si allègre lorsqu'elle s'envolait dans l'espace, sifflée par un inconnu invisible, tel le chant de l'oiseau qui fuse de l'arbre comme si c'était l'arbre qui chantait, se peupla d'embûches sous les doigts engourdis de Françoise. Les obstacles s'accumulèrent, les notes s'enchevêtrèrent ou restèrent simplement muettes. La fugue se brisa comme le verre sous

l'effet de la chaleur et blessa l'âme de Françoise qui ressentit une lassitude à la fois mentale et musculaire. Alourdie, non plus seulement par le poids du fœtus et du placenta mais par le sentiment d'avoir abandonné un ouvrage commencé longtemps auparavant, qui restait inachevé et ne serait jamais terminé. Françoise demeurait rivée au tabouret du piano, les bras appuyés sur le pupitre, la tête sur les bras, sentant monter en elle le flot d'une amertume toujours repoussée, troublée par le pressentiment que l'enfant ne naîtrait jamais, qu'il pourrirait en elle en la contaminant. Elle se redressa, referma en tremblant le cahier sur la fugue inaccessible et retourna à la besogne quotidienne, le ventre grouillant comme un panier rempli de poissons. Mais les notes de la fugue continuèrent de s'égrener, crépitantes comme la grêle, ou bien lourdes comme les gouttes d'un robinet mal fermé, ou encore en se déversant toutes ensemble comme l'eau d'un baquet renversé.

Mais en passant devant le téléphone, Françoise s'arrêta, composa un numéro et lorsqu'elle entendit la voix de son père, elle se mit à roucouler doucement.

— Papa, je vais bientôt accoucher. Peut-être aujourd'hui, peut-être demain. Mais je te défends d'avance de trop aimer l'enfant.

Le rire de son père (si rare) sol-la-sol-fa dièze et sol, une octave plus bas, suivi d'une toux asthmatique, tomba dans l'oreille de Françoise en même temps que des mots qui la firent rire aussi.

— J'ai hâte, j'ai hâte, ma petite fille. J'ai même hâte de l'entendre pleurer ce rejeton.

— Tu veux une fille ou un garçon ?

— Oh ! ça m'est égal, Françoise. Mais qu'il arrive le plus vite possible. Qu'il vienne mettre un peu de vie dans la maison.

« Papa, pauvre papa. Qu'as-tu fait de ta vie ? Comme une lampe, faute d'huile, tu t'es éteint et voilà que tu n'as été

qu'une ombre paternelle. O mon ombre de père, homme de bonne volonté pourtant, qui comptes sur un bébé pour te faire accroire à toi-même que tu renaiss ».

Tandis que Françoise déambulait dans le super-marché en poussant devant elle un chariot dans lequel elle jetait des fruits et des légumes lavés, nettoyés, encore verts ou presque pourris ; de la viande plus morte que morte, des laitages pasteurisés, homogénéisés, la fugue s'écoula note à note, telle une pluie fine, susurrante, qui noie l'âme dans la mélancolie. Mais dans l'appartement silencieux (mais pour combien de temps encore ?) et avant même que Françoise n'ait eu le temps de se débarrasser de ses paquets, la fugue fut interrompue par l'appel péremptoire du téléphone. La voix de François arrêta le temps mais l'écho de la fugue s'allongea.

— Comment vas-tu, jumelle ?

— Ton filleul sera bientôt là, François. Il grouille et veut vivre.

— Il se doit et nous doit d'être beau et fort. Comment l'appelleras-tu ?

— Je ne sais pas encore. Crois-tu que son nom influera sur son caractère ?

— Oui. Appelle-le Samuel et il sera un homme universel.

— Si c'est une fille ?

— Ici, Françoise, il vaut mieux être une fille qu'un garçon. Souhaite que ce soit une fille et nomme-la Hélène, qui est le prénom féminin le plus proche de Samuel.

— A cause d'une femme qui occupe une grande place dans ta vie et dans ton cœur ?

— Non. A cause de la femme de Samuel de Champlain.

— Un homme de quarante ans qui a épousé une fillette de douze ans. Pouah !

— Est-ce vraiment tout ce que tu as retenu de lui ? Ce péché lui sera pardonné, crois-moi, à cause de tout le reste. Mais je n'ai pas le temps de t'expliquer.

dis rien de ce que je veux taire. N'oublie pas que je suis son père ; ne me fais pas prononcer des paroles que je regretterai. D'ailleurs, je crois qu'il vaut mieux ne rien dire et le laisser parler. Il a beaucoup de choses à m'apprendre ; je ne le connais pas. Mais après son départ, je te détruirai, Christopher, à cause de toutes les mauvaises actions que tu m'as fait commettre et pour lesquelles je te hais, autant que je me hais moi-même.

1ère division, 3e brigade
Barnewald, Hollande,
18 avril 1945

Cher Lionel,

Au pays comme ici, c'est le printemps mais est-ce que je peux me soucier du printemps ? Suis-je vivant ? Je n'ai plus qu'un désir : que cette maudite guerre finisse. Je n'en peux plus de grelotter, de geler, de coucher dans la boue. Je ne veux plus voir le sang couler. Je ne veux plus voir des gars comme moi les jambes arrachées, la moitié du visage partie, ou saignant à mort dans un champ miné. Maintenant, j'ai peur. Pour la première fois de ma

vie, j'ai peur. Je suis certain que je n'en ai plus pour longtemps : je vais bientôt perdre ma gomme, comme on dit, et ça m'est égal. Je suis écœuré, je ne peux pas te dire à quel point. Je ne suis pas venu ici pour voir ça, Lionel. Je voudrais me décharger le cœur mais je ne sais pas comment. Un Français saurait, lui : il a appris jeune à penser et à se servir des mots. Nous autres, qu'est-ce qu'on nous a appris, Lionel, à part manger de la vache enragée ?

Nous sommes en Hollande depuis le début d'avril, après avoir traversé la Méditerranée, puis la France et la Belgique, mais l'aventure n'a plus rien de drôle pour moi. Oh ! bien sûr, ça m'a fait plaisir de savoir qu'on libérait la France mais j'étais trop écœuré par la guerre et au fond, je me foutais des gens qu'on libérait. Moi, je les aurais tous laissés crever dans leur maudite guerre.

Ici, la population est affamée : les enfants nous poursuivent en criant : food, food. Mais là encore, je n'ai presque plus pitié, bien que je leur donne ce que je peux. Cache-toi dans les bois, Lionel, puisque la conscription est imposée. Ne te laisse pas prendre : la lutte pour la liberté, c'est une grosse blague, une sinistre farce. Va chez mon oncle Isidore qui possède une ferme près de Mont-Laurier. Il te cachera, j'en suis sûr : il déteste les Anglais et l'Angleterre. Tu dois me trouver bien changé, mais ne crois pas que je regrette d'être venu ici. Tout valait mieux que la vie que je menais là-bas avant la guerre. Je ne rentrerai pas au pays, Lionel : je ne veux pas retourner à ce que j'ai connu autrefois, même si j'ai vu des horreurs en Europe. Qu'est-ce que j'étais avant de m'engager ? Un chômeur sans espoir. Tu ne voudrais pas que je retourne à ça ? Bien sûr, la guerre a apporté le travail et la prospérité mais est-ce que ça va durer ? Et de toutes façons, ce n'est ja-

mais nous qui en profitons. Ce ne sont pas les Canadiens français qui ont eu les hauts postes dans les armées alliées et pourtant, ils étaient souvent les plus braves soldats. Là où il y a les Canadiens français, il y a de l'injustice. J'ai découvert cette vérité et c'est pour cela que je ne retournerai pas au Canada.

Je t'ai dit que nous sommes en Hollande depuis quelques jours : les opérations doivent se faire avec une grande prudence car il y a toujours danger que les Allemands inondent le pays. Je veux mourir en soldat, d'une balle, d'un éclat d'obus ou de mortier, comme mon ami « la carotte », non pas noyé comme un rat.

Adieu, Lionel, je ne crois pas te revoir en ce monde. Je crois que ma dernière heure est proche. Tu as mené ton propre combat : c'était le bon. Moi, je suis parti à l'aventure et je suis arrivé à la fin. Si tu vois sœur Angèle, dis-lui que j'ai souvent pensé à elle. Peut-être que si elle m'avait aimé... Ah ! et puis, à quoi bon ? Je ne regrette rien. Soyez heureux, Simone et toi et pense de temps à autre à

ton ami,
Hubert.

Que cette journée de mai 1945 est belle ! Lionel ne se souvient pas d'avoir jamais vu de tels éclats de joie. La guerre est enfin terminée depuis le sept et le monde renaît et la nature déborde de vie comme si elle se mettait au diapason de la joie universelle. Lionel marche dans les allées du parc Lafontaine, rempli de militaires joyeux au bras de filles ardentes, tandis que de la ville monte le vacarme étourdissant de l'armistice et de la victoire. Lionel s'assied sur le banc qu'un couple vient de quitter : il pleure.

Il a vécu une heure importante en répondant à l'appel de la mère d'Hubert, qui venait de recevoir le télégramme lui apprenant que son fils était mort héroïquement et qu'il recevait, à titre posthume, le Lion de Bronze des Pays-Bas, pour fait d'armes héroïque.

— J'ai pensé que toi, Lionel, son meilleur ami, tu serais heureux de l'apprendre avant tout le monde.

La guerre a magnifié Hubert : elle a été le tremplin qui l'a fait sauter d'un bond dans une mort glorieuse. Son exploit sera célébré dans les journaux et d'avance, madame Langelot en savourait l'amère douceur. Mais dans les pleurs de Lionel, il ne se mêle aucune douceur : il se sent comme écrasé sous le poids de la fatalité. Hubert était dégoûté de vivre et le retour au pays l'effrayait plus que la mort : il a fui le spectre d'une vie médiocre, sans espoir, et il a couru, tête baissée, vers la mort après avoir accompli une action d'éclat, comme s'il s'excusait de mourir. Lionel se sent très las : les luttes l'intéressent de moins en moins. L'insincérité de plusieurs, les chicanes et les querelles l'ont découragé. Le parti formé dans l'enthousiasme se disloque peu à peu : les Canadiens français ne peuvent pas s'empêcher de se mépriser les uns les autres et de le crier sur la place publique. Ils ne peuvent pas vivre sans s'injurier et lancer aux quatre coins du pays l'écho de leurs

accusations alors qu'il n'y a peut-être pas de peuple au monde qui a un plus grand besoin d'union. Pour Lionel, la lutte est terminée : il accepte de n'être plus qu'un employé de banque, ayant pour seule ambition d'accéder un jour à la gérance d'une succursale. Au bout du parc, mais lui tournant le dos, se dresse le monument de Louis-Hippolyte Lafontaine. La statue de l'homme d'état se dresse au-dessus de Lionel : Lafontaine le domine de toute son œuvre, de ses succès, de son caractère. Qui était-il vraiment ? Quelle sorte d'homme ? Un ambitieux prêt à toutes les concessions, même celles qui choquent la conscience, pour les honneurs qu'il convoitait, ou un patriote éclairé qui travaillait pour le bien du pays et des concitoyens ? Lionel l'ignore : il ne connaît pas l'histoire de son pays et il ne sait à vrai dire rien sur les hommes qui l'ont fait. La seule histoire qu'il connaît bien est celle des défaites, et de son propre échec. Sur le socle du monument, il lit une inscription :

A

Sir Louis-Hippolyte

LAFONTAINE

1807-1864

Père

du

gouvernement

responsable

défenseur

de la

langue française

Ses compatriotes

reconnaisants

1930

La patrie sera sans doute reconnaissante aussi à Hubert Langelot de reposer dans un pays inconnu parce que l'existence dans cette patrie l'effrayait plus que la mort.

En face du monument se dresse la colonnade de la bibliothèque municipale. Lionel ignore ce qui se passe derrière l'imposante façade : il n'a jamais pénétré dans l'édifice. Il sait seulement qu'il renferme des livres que l'on prête à des abonnés mais dans la maison de ses parents, la lecture était une occupation prohibée et les livres étaient considérés comme ce qu'il y avait de plus dangereux. Sa mère les craint comme d'autres craignent les araignées. Lionel l'a quelquefois vue ouvrir le poêle et jeter un livre dans le feu : la flamme dévorait aussitôt les pages d'où les mots paraissaient s'envoler vers un mystérieux abri avant que le feu ne les consume. Mais en ce jour d'armistice, Lionel songe que les livres sont peut-être, après tout, moins pernicious que certains amis. Il regrette de ne les avoir pas connus : peut-être tui auraient-ils enseigné la sagesse de vivre.

Ils étaient encore à table et buvaient tranquillement leur café. André avait allumé sa pipe et François réchauffait un ballon de

cognac dans ses paumes. Comme fond sonore à leur calme entretien teinté de mélancolie parce qu'il était peut-être le dernier, les cris et les rires des enfants qui s'ébattaient dans la baignoire avant d'aller au lit, et le rire crépitant de Renée. Malgré le bruit, la maison était comme habitée par une heureuse tranquillité et l'éclat de rire en cascade du plus jeune de ses bambins éclaira le visage d'André d'une joie qui n'était que l'expression du bonheur. La sonnerie du téléphone interrompit la conversation d'André et de François mais non les jeux des enfants. André se leva, marcha jusque dans le vestibule où se trouvait le téléphone, décrocha le combiné et dit :

— Allo.

— Chut, dit Renée Vaillant. Parlez plus bas, mes poulets. Papa est au téléphone.

— Oui, il est ici, dit André Vaillant à l'espace.

Il déposa le combiné sur le guéridon, retourna dans la salle à manger et dit à François.

— C'est pour toi.

François se leva à son tour, fit le même trajet qu'André mais dans le couloir, les enfants se pendirent tout les deux à son cou et lui donnèrent sur les joues des baisers mouillés.

— Bonsoir, oncle François.

— Bonsoir, mes cocos.

Les enfants coururent vers la salle à manger et sautèrent sur les genoux de leur père. Pendant ce temps, François prenait le combiné, disait :

— Allo.

Il écoutait un moment, tandis que la voix de Renée appelait :

— Allons, les enfants. Venez au lit.

— Je pars tout de suite, dit François à l'espace.

Il raccrocha lourdement, resta un moment comme étourdi.

— Je vous ai dit de venir vous coucher, cria Renée.

François retourna dans la salle à manger, il marchait d'un pas d'automate et près de la table, il s'arrêta et regarda André.
— Qu'y a-t-il, François ?
— Je dois vous quitter, dit François. Rolland Norois se prépare à lancer une bombe sur la Place Ville-Marie.

MUTATION

L'amitié entre Ignace Mickiewicz et Romuald Langelot s'était quelque peu refroidie : le Canadien français n'était plus l'ami moqueur, toujours prêt à rire et à chanter, qui appelait Ignace : « Mon Pollock ». Il était maintenant un homme inquiet, tourmenté, conscient d'un état de choses insensé, chaotique. Il reconnaissait les droits d'Ignace à tous les privilèges d'un citoyen du pays mais il ne comprenait pas qu'un émigrant pût si aisément choisir ce qui lui convenait quand lui-même, un vrai fils du pays depuis des générations, dont le propre frère avait donné sa vie en défendant cette liberté qu'on reconnaissait aux autres, se sentait moralement enchaîné à des traditions et à des coutumes qui le marquaient, à une langue qui le condamnait à l'infériorité.

— Je vous approuve, dit Ignace Mickiewicz. J'approuve les Canadiens français. Ils ont raison.

— Alors, pourquoi ne nous aides-tu pas ?

— Parce que je suis étranger à votre histoire : elle n'est pas la mienne. Moi, je suis venu ici pour vivre en paix et gagner de l'argent. Je choisis ce qui est le plus pratique et le plus utile pour moi et mes enfants.

— Et les miens ? Et mes enfants, à moi ?

Ignace Mickiewicz haussa les épaules : cela ne le regardait évidemment pas.

— Je comprends votre impatience. Nous irons chercher ce bébé qui ne veut pas naître. Vous ne sentirez rien. Nous allons vous endormir. Et lorsque vous vous réveillerez, tout sera terminé.

Françoise ne se rappelait pas depuis combien de temps elle était dans cet hôpital, ni ce qu'elle y était venue chercher. Les visages des infirmières composaient son unique paysage depuis un temps immémorial et l'éther, la seule odeur qu'elle eût jamais respirée. Bien loin, bien loin, aux confins de l'oubli, peut-être y avait-il une autre existence, d'autres êtres, mais ils se perdaient dans une brume de plus en plus opaque. Les pieds dans les étriers, les jambes écartées, Françoise offrait son corps pantelant.

Elle aurait sans broncher laissé le couteau du prêtre lui ouvrir le ventre, retirer son cœur afin d'y lire les présages. Elle ne se préoccupait plus de quoi que ce soit : elle n'était attentive qu'au long déroulement des échos de son enfance, d'un passé récent qui refusait de mourir.

Qu'y a-t-il dans les sons que Françoise capte, assise par terre au milieu de sa chambre ? Françoise lève les yeux : la fenêtre est comme une forêt après une poudrerie. Dans la vitre, les fougères de givre cachent l'univers pétrifié, tandis que le froid serre la maison dans sa main dure. Le froid règne en maître : c'est lui qui engourdit les doigts sur le piano, fait escamoter les notes des sonates et des fugues. Il n'existe rien au monde que Françoise craigne davantage : le froid la terrifie et elle croit qu'elle mourra gelée. On dit pourtant que c'est une mort douce : le sang se fige peu à peu, à partir des doigts, puis le cœur s'endort et ne se réveille plus. Mais dans la solitude chaude de sa chambre, enveloppée dans une couverture, étendue sur une peau de mouton, Françoise se barricade contre le froid. Mais des pas résonnent, la porte s'ouvre. « Que fais-tu là, Françoise ? Pourquoi restes-tu toute seule ? Viens te joindre à nous. On ne doit pas rester seule », dit sa mère. A l'âge de treize ans, Françoise s'est révoltée, croyant avoir droit à son propre compagnonnage, mais elle a été finalement vaincue et dominée.

Françoise doit arracher d'elle son père, sa mère, François, Charles. Elle devra faire taire tous les échos avant de se relever et de quitter la table d'accouchement.

— Nous allons vous aider, ne craignez rien. Vous ne sentirez rien. Lorsque vous vous réveillerez, vous aurez un beau bébé.

L'anesthésiste lui emprisonna le visage dans un masque : aussitôt, les voix remplirent un espace démesuré, puis se déroulèrent comme des ondes. Puis, les mots s'éteignirent tous ensemble. Il ne resta plus qu'un murmure étouffé qui s'éloignait ; Françoise tomba dans le silence comme une pierre dans l'eau. Le silence prit la forme d'un regard qui s'étendit, tel un long corridor qu'elle devait traverser avant d'accéder à la délivrance. A droite, à gauche, il y avait des portes fermées et verrouillées derrière lesquelles Françoise savait que le regard se cachait. Elle entreprit de parcourir le corridor et d'ouvrir chaque porte mais le silence menaçant de la mémoire se haussait peu à peu, montait, atteignait le niveau du cri.

Mon fils est venu : tu l'as vu, Christopher. Que t'en semble-t-il ? N'était-ce pas l'image vivante de François Pierrefendre ? Est-il possible de ressembler davantage à quelqu'un ? Même la mère de Claude ne ressemblait pas autant à son frère jumeau. Il a la même allure, la même façon de se tenir, de s'asseoir, de se lever. Il a le regard de son oncle et jusqu'à ses tics. Quand il est entré dans ma chambre, j'ai été brutalement projeté quinze ans en arrière : c'était hallucinant. Il m'a dit :

— Bonjour, Charles. Maman m'a conseillé de venir vous voir.

Et j'ai cru entendre la voix de François Pierrefendre. Crois-tu à la réincarnation, Christopher ? Il faut y croire à présent. Claude est né au moment même où François mourait. Rappelle-toi : l'enfant tardait à naître, les douleurs ne menaient à rien. Et soudain, quand Françoise était sous l'effet de l'anesthésie, le bébé a été comme poussé par une force qui a étonné le gynécologue et les infirmières. En quittant le corps de l'oncle, la vie s'est emparée de l'enfant et l'a lancé dans l'espace. Qui est Claude Ridgewood, sinon François Pierrefendre ? Mais un Pierrefendre libéré.

Il souriait et il avait l'air tout à fait à son aise. Il paraît avoir une nature très gaie, le caractère enjoué des enfants qui ont été passionnément aimés. Lionel Pierrefendre a sûrement été un bon éducateur puisque Claude n'a pas l'allure d'un enfant trop gâté et mal élevé. Heureux seulement. Il est heureux, Christopher : cela se voyait clairement. Il riait souvent et son visage s'animait au moindre propos. Il s'exprimait avec aisance en anglais mais il était évident qu'il avait reçu une éducation française.

— Non, merci, je ne bois pas, dit-il en refusant le verre que je lui tendais. Ça vous étonne ? Beaucoup de jeunes sont comme moi, maintenant. Nous ne buvons pas et nous ne nous droguons pas. Les plus vieux, oui, mais pas nous. Je ne fume même pas.

— Que faites-vous donc ?

— Beaucoup de choses quand même, fit-il en éclatant de rire.

Mais il n'a rien dit de plus et j'ai reconnu dans son silence un trait de mon propre caractère, n'est-ce pas, Christopher ? Moi non plus, je ne réponds pas quand on m'interroge, ou bien je donne des réponses si évasives qu'elles ne répondent pas véritablement. Mais cette fois, c'est moi qui posais des questions, qui voulais savoir ; je voulais tout savoir de lui, mais en dépit de son rire et de sa gaieté, il restait lointain, distant. Je l'ai interrogé sur ses études, sur son avenir.

— Je ne sais pas encore, je cherche. Je ne suis pas pressé. Mais tout m'intéresse, à vrai dire. J'aime connaître. Mais une chose est certaine, a-t-il ajouté en éclatant de son fameux rire. C'est que les machines ne m'intéressent pas beaucoup.

— Pourquoi es-tu si gai ? ai-je demandé.

— Parce que je suis un garçon heureux, je suppose. Mais je vous assure que je suis capable d'être sérieux.

— Je t'ai vu à la télévision avec ta mère.

— Ah ! oui ? Maman était merveilleuse, n'est-ce pas ?

Sa fierté éclatait, Christopher : elle éclatait comme un son de trompette, vrillait mes oreilles jusque dans le cerveau.

— Seras-tu musicien ?

— J'aime la musique.

Il n'en dit pas davantage, n'est-ce pas, Christopher ? Mais son visage devint pensif et dans son regard, un rêve s'étendit. Puis, il me regarda en souriant.

— Vous . . . tu . . .

Mais je n'ai pu continuer. Son rire, sa joie, sa gaieté et sa réticence à me communiquer quoi que ce soit qui le touchait, me faisaient bafouiller, cassaient toute idée, comme un son trop aigu brise le verre.

— Il est intéressant, ce congrès de cybernétique ?

— Passablement, oui.

— Moi, il me semble que je trouverais ça assommant. Oh ! Pardon ; je ne voulais pas vous blesser, Charles.

C'est à ce moment que tu as mis dans ma bouche des mots que je ne voulais pas prononcer, Christopher.

— Claude, est-ce que tu viendrais vivre avec moi quelque temps ?

Il s'est arrêté de rire et il a posé sur moi un regard qui me VOYAIT, Christopher, depuis longtemps, depuis des années. C'était à la fois le regard de Claude et celui de François Pierrefendre. Ce regard unique et double s'est posé sur moi, sur mes mains, longuement. IL VOYAIT mes mains. Malgré moi, je les ai cachées dans les poches de mon pantalon.

— Nous partons pour l'Europe dans deux semaines : nous resterons là-bas au moins un an. Désolé, Charles.

Il eut de nouveau ce rire exaspérant, puis il s'est levé en disant qu'un copain l'attendait dans le hall de l'hôtel. Il n'est pas venu seul, Christopher. Il a amené un ami et je suppose qu'il lui a dit : « Attends-moi, je n'en ai pas pour longtemps. Une corvée que maman m'a imposée. Tu comprends. Mais je vais faire vite ».

J'ai avalé coup sur coup trois scotches. Je sais que je tremble, Christopher. On a frappé deux fois à ma porte : le téléphone a sonné et les bruits du monde vivant qui nous remplissent ordinairement d'aise parce qu'ils nous situent dans le temps et l'espace vis-à-vis des autres et de nous-mêmes, ont cette fois creusé le silence qui m'entoure. Je suis devant un mur très élevé, très épais et très blanc. C'est le quatrième scotch que je bois, Christopher : je cherche sur le mur une inscription quelconque et je n'en trouve pas. Le mur est blanc, une lumière blanche s'y reflète. Tout est blanc : le ciel et la terre sont d'une opacité laiteuse. Rien ne pousse nulle part sauf le givre qui ne cesse de monter, de s'étendre comme une plante vénéneuse. Je suis nu devant cette nudité : je suis glacé dans cet univers de glace. Soudain, une à une des lettres se forment sur le mur :

P
E
R
S
O
N
N
E
R
I
E
N

Je ne savais pas que le désespoir était blanc, Christopher.

François et André laissèrent la voiture près du square Phillips et coururent jusqu'à la Place Ville-Marie, à peu près déserte, heureusement. La pluie avait cessé et le vent qui s'était levé asséchait peu à peu la chaussée où de petites flaques d'eau résistaient encore, dans lesquelles les réverbères se réfléchissaient en tremblotant. François et André firent le tour de la Place, lentement, en scrutant les visages, en observant les mouvements, et en cherchant dans tous les coins.

— On a voulu te faire une blague, dit André. Rolland n'est pas assez fou pour . . .

— J'ai bien reconnu la voix de Clément Proulx : c'est un de mes élèves. Il sanglotait et me suppliait de faire vite. Il croyait que Rolland avait perdu la raison.

— Tu crois qu'il veut se suicider ?

— Oui. Et mettre le feu aux quatre coins de la ville en même temps.

Tout se passa avec la rapidité de l'éclair : François aperçut Rolland qui s'avavançait vers le centre de la Place, un gros sac à la main. François s'élança : en quelques secondes, il fut près de Rolland, lui arracha le sac et courut de toutes ses forces. En courant, il pensait : Où faut-il aller ? Où ai-je le temps de me rendre ? Soudain, il entrevit la silhouette de la cathédrale. Il s'élança, tenant le sac serré sur sa poitrine, monta les quatre marches du parvis et se jeta sur la grande porte fermée.

Les vitres de tous les édifices environnants éclatèrent et le bruit de la détonation couvrit les cris de François qui gisait dans la rue, le ventre ouvert. En même temps que la vie, ses entrailles coulaient sur la chaussée encore humide. François reconnut le visage d'André penché sur lui. Est-ce possible ? murmura-t-il. Il ne croyait pas possible de reconnaître un ami au milieu d'une telle souffrance. Il voulut toucher son ventre, retenir la vie qui s'en allait mais il n'avait plus de mains.

MUTATION

Ignace Mickiewicz est à présent l'heureux propriétaire d'une maison qu'il entretient avec soin. Il a pour locataire un Canadien français qui lui paie régulièrement son loyer et qui ne demande qu'à vivre en paix avec ses voisins et ses concitoyens. Les enfants des deux familles sont de bons camarades mais au contact des Mickiewicz, les petits Canadiens français sont rapidement devenus bilingues. Quant à leur propre langue maternelle (la merveilleuse langue française) ils la massacrent littéralement.

Tout est bien cependant. Ignace Mickiewicz est parfaitement heureux chez « ce peuple libre qui vit dans l'harmonie, sous un gouvernement démocratique qui reconnaît les droits de tous ses concitoyens ».

Le téléphone et le poste de télévision sont les instruments de l'attente de Simone et Lionel Pierrefendre. Ils sont assis devant l'un en attendant que l'autre sonne et qu'une voix leur annonce la naissance tant attendue du bébé de Françoise. Dans l'écran de télévision évoluent des personnages habillés à la mode de 1945. Simone et Lionel retrouvent sans peine dans

leur mémoire, cette année-là qui a été marquée par tant d'événements importants : la fin de la guerre, la naissance des jumeaux et la mort d'Hubert. Lionel se rappelle aussi qu'il a brusquement cessé, cette année de 1945, de croire à la cause qu'il avait défendue si ardemment durant la guerre.

Mais le film est interrompu par un extraordinaire bulletin de nouvelles : une bombe a éclaté devant la cathédrale Marie Reine du Monde et semé la panique dans le quartier le plus commercial de Montréal. On ne connaît pas encore l'identité du jeune anarchiste qui s'est jeté contre la porte centrale du temple et qui est mort dans l'ambulance qui le transportait à l'hôpital.

Françoise s'éveilla de son étrange sommeil et durant un long moment, elle flotta dans l'espace vide. Un silence renouvelé l'habitait : tous les échos s'étaient tus. Une infirmière entra et dit :

— Bonsoir, madame. Vous avez un beau garçon.

leur existence, sans avoir d'abord été analysés par une étude
sérieuse et impartiale. Le rôle de la guerre, la situation des
journées et le rôle de l'écrivain. L'auteur se rappelle aussi qu'il a
travaillé pendant une partie de l'été, de 1910, au service de la revue
qu'il avait dirigée et qui avait été interrompue pendant la guerre.

Mais le livre est illustré par les illustrations peintes
de manière à ce qu'il soit lu devant la cathédrale de
Reims de Meuse et quel le passage dans le quartier le plus
commercial de Meuse. On ne connaît pas encore l'histoire
de cette cathédrale qui est une œuvre de pure sculpture en
marbre et qui est une des plus belles qui se trouvent à
Paris.

Achévé d'imprimer sur les presses
de l'imprimerie « Les Ed. Marquis Ltée »
le quinze mars mil neuf cent soixante-douze
pour le Cercle du Livre de France.

Francis Jourd'heau de son ouvrage spécial et d'après un
long travail de son livre. L'auteur est un homme de lettres
qui a écrit de nombreux ouvrages. Son livre est une œuvre
de pure sculpture en marbre et qui est une des plus belles
qui se trouvent à Paris.

— Roman, poésie, vers, etc. —

